

Des fantasmes maternel à la constitution du fantasme infantile : une année de vie chez un bébé.

Joan est un bébé qui refuse tout contact de regard. Même avec la puéricultrice à domicile. Une consultation nous est demandée en urgence. Le docteur Dominique Brengard et moi-même, nous recevons la famille quand le bébé n'a encore que deux mois.

A la première séance, la puéricultrice accompagne la mère et le bébé. Très déprimée, cette dernière se montre incapable de dire un seul mot.

Puéricultrice : « Maman a une histoire un petit peu douloureuse par rapport à cet enfant. Maman a eu quatre garçons en tout. Un aîné qui est née en Roumanie, qui avait une maladie qui a été opérée et qui est décédé à l'âge de dix mois. » La mère pleure silencieusement.

Puéricultrice: « Ensuite, papa et maman sont venus en France et Patricio est né en France. Patricio a 6 ans. Et puis, il y a eu encore une histoire douloureuse avec la naissance de Filippo. Vous voulez en dire deux mots ? C'est trop triste ? »

La mère, en larmes, n'arrive qu'à ajouter : « Je l'ai abandonné ! ...Le cerveau n'allait pas... Je n'ai rien vu à la naissance, c'était un bébé normal. »

J'apprends que le père a refusé tout aide de la psychologue de la maternité pour leur permettre de faire des cérémonies de deuil autour de ce bébé. Dans un filet de voix, la mère insiste sur la culpabilité qui l'accable : « On l'a laissé là bas... »

Les cérémonies symboliques autour du nouveau-né mort sont vitales pour qu'une place soit possible pour le bébé qui viendra après. Pour qu'une mère ne reste pas entée éternellement par la présence du fantasme du bébé perdu.

La mère raconte comment la situation entre les parents est très tendue. Joan se met à hurler. Laznik, parlant à la place de Joan : « Oh, là, là ! Je pleure... voilà qu'est-ce que je fais, moi quand ils discutent papa et maman. Je pleure ! Je vous montre comment je fais. » Le bébé se calme.

La mère a dit au père qu'elle venait à une consultation pour les yeux de leur bébé.

M : « Parce que comme il ne nous regarde pas ...il bouge tout le temps la tête... »
La mère exprime le fantasme d'une malformation cérébrale qui rendrait compte de ce non regard de leur enfant. Ils avaient bien compris que les deux décès précédents étaient dus à des malformations. Ce fantasme, les parents le garderont longtemps.

Laznik à la mère : « Il évite la tristesse de papa et de maman. » La mère essaye encore, en vain : « Joan ! Joan ! ...Et ça me fait mal au cœur qu'il ne me regarde pas. »

Laznik à Joan: « Oui ! C'est dur! J'entends tout ça, on va travailler ensemble, promis! » Joan regarde Laznik, qu'il ne quittera plus.

L : «Oui... on va se voir, pour rendre maman plus rigolote et joyeuse, pour que, toi, tu puisses lui sourire, du coup maman puisse te sourire. Du coup, tu puisses sourire à maman...et que, maman, elle puisse sourire à son petit garçon. » Joan regarde intensément. Laznik poursuit sur un mode incantatoire : « Eh oui ! Qu'elle s'aperçoive que son petit garçon est tellement sensible...Eh oui ! Que dès qu'il voit du souci, il ne veut pas regarder. Oui ! Oui ! Oui ! » Joan garde les yeux rivés sur le visage de l'analyste.

M : « Mais il ne me regarde pas comme ça ! »

Laznik à la mère : « Parce que Mme Laznik elle est n'a pas tous les soucis de maman ! » Façon de parler des fantasmes qui entent la mère.

Nous laisserons ici de côté la théorie de la technique qui permet à un analyste de capter l'attention d'un bébé pour nous concentrer sur les fantasmes maternels qui le font fuir.

La mère devient plus loquace même si sa voix reste encore presque inaudible. Elle raconte sa propre fratrie et la mort de deux de ses petits frères, en périnatalité aussi. Elle parle de la perte de son père, dans un accident et du fait qu'elle se sentait bien plus proche de lui que de sa propre mère.

La semaine suivante, elle vient avec son mari. Cette séance, véritable prise en charge familiale, a lieu avec le père et le fils aîné.

D'emblée, je rétabli le contact avec Joan, et pendant toute la séance ce lien exclusif du bébé à l'analyste se maintiendra, sans aucun effort de ma part. Comme je suis surtout attentive à son père, c'est Joan qui, à diverses reprises, insistera vocalement

pour que je le regarde et l'écoute. Il est en plein dans ce que nous appelons la *pulsion invocante*.

Monsieur parle de sa propre famille et je valorise son père qui faisait des journées harassantes pour les nourrir tous. Cet échange devait sceller un transfert positif avec le père qui ne s'est jamais démenti depuis.

Comme nous savons que l'asthénie due à la dépression de madame est source de grands conflits avec son mari, qui refuse par ailleurs qu'elle puisse voir une psychologue, j'explique alors au père ce qu'est une dépression du post-partum. Que cela peut être assez grave, qu'il faut la soigner, car on ne s'en sort pas toute seule.

Monsieur parle alors de son fils : « Là, on s'était inquiété. On se dit que peut être que Joan ne voit pas clair. »

L : Est-ce que vous avez remarqué que si j'arrête de le regarder, il fait « Eh ! » ça veut dire « regarde-moi à nouveau ! » Je n'ai pas le droit de parler aux autres !. Soyez assuré pour la vision de votre fils. Elle est très bonne, c'est pour ça qu'il a vu la dépression de maman. D'autres bébés ne l'auraient pas vu. Lui, il voit plus que les autres... »

Le père raconte alors pourquoi il avait refusé toute aide des psychologues. Précédemment, à l'occasion d'un évanouissement de sa femme pendant une cérémonie religieuse où il y avait beaucoup d'ansent, ils s'étaient retrouvés aux urgences où le psychologue s'était permis d'interroger leurs croyances religieuses. Nous signifions clairement notre désapprobation absolue contre une semblable ingérence. Cela termine de nouer le transfert positif de cet homme envers nous.

A la séance suivante, la mère raconte que son bébé la regarde : « En tout cas, quand on change la couche. C'est comme il a fait l'autre fois ! Moi, je suis contente ! J'ai pleuré l'autre jour : il me regardait longtemps, longtemps, longtemps ! »

Le bébé et la mère se regardent et elle lui parle en roumain. Patricio, qui est venu avec eux, traduit : « Elle a dit ' Tu vas grandir beaucoup ! ' »

Plus loin, dans cette séance, Patricio joue avec le Dr Brengard. A un moment donné de son jeu, il prend un bébé dans la main, en expliquant : « Lui, il va dans le frigidaire, il dort dans le frigidaire »

Surprise, je lui demande s'il est mort car il me semble que ce sont les morts que l'on met dans le frigidaire. Or ,on venait justement de reparler de son petit frère mort.

Patricio : « J'ai deux petits frères qu'ils sont morts. Parce qu'ils étaient tellement malades, ils ont attrapé un gros rhume et ils sont morts ».

L : « Ah non ! Ce n'était pas un rhume, pas de tout ! Toi, tu peux attraper des gros rhumes, tu ne vas pas mourir, ne t'inquiète pas ! »

Patricio: « Mais ils étaient malades ! »

Les trois femmes expliquent à Patricio qu'il s'agissait d'une autre maladie, qu'ils avaient déjà en naissant.

L : « Et Joan non plus, s'il a un rhume, il ne va pas mourir. »

Patricio : « Mais maman, tu m'as dit qu'ils étaient malades et qu'ils étaient morts ! Je te demandais pourquoi ils étaient morts. Et toi, tu m'as dit qu'ils étaient malades ! »

M : « Mais tu ne m'as pas demandé quelle maladie ! »

Patricio: « Oui, mais Joan, bien sur, il est petit ! Joan il ne doit pas attraper les microbes des autres. »

un jour, la mère arrive terrorisée. Elle a été appelée à l'école de Patricio parce qu'il était souffrant. Sur tout le trajet, elle avait eu l'intime conviction que Patricio allait mourir.

Je lui demande de nous raconter la mort du fils aîné. Sur un ton monocorde la mère décrit la naissance de Lauro. Un très beau bébé, dont elle nous montrera, plus tard, des photos. Il était néanmoins né avec une malformation: le tube neural ne se refermait pas dû vraisemblablement à un myélo-méningocèle, mot que la mère n'a jamais prononcé.

Un bébé ainsi malformé doit être opéré au plus vite. Mais dans la Roumanie d'après l'ère dite communiste la chirurgie est devenue payante et réservée à ceux qui en avaient les moyens. Lauro, un beau bébé, très souriant, a passé ses premiers dix mois entre la maison et l'hôpital de leur région, jusqu'à ce que le frère aîné de madame qui travaillait déjà en Europe ait pu leur prêter l'argent pour cette intervention. La capitale, seul lieu où cette intervention pouvait se faire, est de l'autre côté du pays.

Le bébé meurt pendant l'opération. Il n'y a plus qu'à récupérer le corps mort du bébé à la morgue. A chacun de ces moments d'extrême douleur, la mère raconte avoir répondu en s'évanouissant.

Les parents entreprennent les milles kilomètres de retour avec le corps du bébé dans une boîte en bois sur la banquette arrière. C'est l'été, il fait très chaud. La mère gardera pour toujours l'odeur du corps du bébé qui commence à se décomposer. Elle dit que parfois, qu'elle a l'impression de retrouver cette odeur sur la tête de Joan. Dans une des premières séances, la mère avait raconté un cauchemar qu'elle avait fait à la maternité, lors de la naissance de Joan. Lauro était sur un lit d'opération, à côté du lit où elle était couchée. Il tombait et sa tête heurtait le pied du lit. Elle criait pour appeler au secours. Les infirmières de la maternité sont accourues pour lui demander ce qu'il se passait. C'était un cauchemar.

A une autre séance, la mère nous avait dit qu'au début, quand elle regardait Joan, elle avait l'impression de voir Felipe. Nous voyons là comment, dans le fantasme maternel, Joan pouvait être parfois à la place d'un des bébé mort, parfois à la place de l'autre. Le travail a consisté à lui faire une place personnelle.

Le seul souvenir un peu réparateur pour madame autour de la mort de Lauro a été son enterrement. Tout le village était venu. La petite église était comble. Il y avait beaucoup de bougies et d'encens. Là aussi, madame s'était évanouie.

Nous entendons là que l'évanouissement à l'église orthodoxe à Paris, où brulaient aussi bougies et encens, renouait avec les vécus traumatiques de mort d'enfant pour madame. Voilà ce que le psychologue du service d'urgence où madame avait été conduite aurait pût entendre si son problème avec le registre du religieux ne l'avait pas rendu sourd. Après cette séance, madame ayant déposé l'enfant mort chez nous, elle retrouve le lien avec son bébé Joan. Mère et bébé vont bien, le père est aux anges et décide d'organiser le baptême.

Quand à nous, sur le plan transférentiel, la narration de la mort de Lauro est très lourde à porter. Dans les jours qui suivent je suis accablée par cette histoire. Nous la travaillons avec mes jeunes collègues et élèves en re-visionnant la séance. Le groupe en sort accablé. Même actuellement, en écrivant, un an et demi après, je retrouve la pesanteur de cet accablement.

Le baptême se passe très bien, madame se dit très heureuse. Son mari lui avait fait la surprise de faire venir sa propre mère.

Mais, dès la séance suivante, Madame nous raconte qu'elle a eu peur pour la vie de Joan. Les fantasmes de mort d'enfant ce sont retrouvés au premier plan.

Mère: « Jeudi soir, j'ai eu très peur. On a eu très peur, on est allé aux urgences, parce que depuis sept heure et jusqu'à onze heure du soir il pleurait. Mais des pleurs ! »

Laznik : :« Ah bon ? Qu'est-ce que c'était ? »

M : « Je ne sais pas de tout ! »

Laznik à Joan, qui la regarde : « C'était quoi qui t'a fait pleurer comme ça? »

Mère : « Maman elle a pleuré a côté de lui ! Alors, mon mari m'a dit : 'on prend un taxi'. Et on est allé à l'Hôpital. En le posant dans le taxi, il s'est endormi. Quand on est arrivé là bas, il s'est réveillé et puis il n'avait rien ; il était bien. Mais moi, j'avais eu peur ! »

M : « Même dans les bras, déshabillé, on ne pouvait rien faire avec lui ! (...) Il a tellement pleuré, je vous assure ! Moi, je pleurais à côté de lui. Mon mari m'a dit : 'si tu pleures encore, on va aller au hôpital.' Et, enfin, on y est allé ! Mais j'ai eu peur, moi ! »

Madame s'adresse alors à son bébé: « Mais maman elle a eu peur, parce que tu as beaucoup pleuré. C'est trop ! Tu me fais plus ça! Parce que moi, je suis inquiète ! »

Laznik parle alors à la place de bébé: « Oh maman ! Mais nous, les bébés, parfois on pleure beaucoup ! On a le droit de pleurer parfois ! Je ne sais pas raconter encore ! » Madame me fait remarquer que Joan ne la lâche pas des yeux pendant toute cette conversation. Quand l'on parle à la place d'un bébé, si notre énoncé et notre énonciation sont dans le rythme de la dynamique qui se joue, on constate souvent que cela permet une vrai conversation entre le bébé et sa mère. D'ailleurs, dans les tours de paroles d'un bébé qui va bien avec sa mère, c'est elle qui parle à la place de bébé, en s'appuyant sur le rythmes de ses mouvements et de ses vocalises.

J'apprends alors que la grand-mère est encore à Paris. Elle était partie à l'hôpital avec eux pour ne pas rester seule avec Patricio. Et si lui aussi se mettait à pleurer ? Avait-elle demandé paniquée. Tout le monde avait paniqué. La grand-mère avant tous les autres. Cela avait toujours été ainsi, pendant toute l'enfance de Madame.

Madame: « Parce que le premier de ses bébés était mort à deux mois et dix jours en pleurant ; en pleurant comme ça. Ma mère, elle a paniqué la première. C'est elle qui a pleuré. Et après, moi je l'ai vue pleurer...et ça m'a paniquée. »

En l'écoulant, j'ai quelque mal à suivre, entre les pleurs du premier né de la grand-mère et ceux de Joan. La mère précise que cette mort a eu lieu avant sa naissance à elle.

M : « C'est le premier des enfants. Après il y a eu mon frère et après c'était moi. »

Comme je l'interroge, elle raconte qu'il y a eu un deuxième frère mort entre elle et son frère cadet.

Madame : « En partant d'ici, Patricio m'avait dit : ' Maman, pourquoi tu as peur ? Tu as vu qu'est-ce qu'ils ont dit les médecins ? Si on attrape un rhume on ne va pas mourir !(...) Mais elle (la grand-mère) panique très vite. Elle me donne envie aussi. Moi aussi j'ai peur. Mais elle me fait plus peur encore. »

L : « Mais vous aussi, petite fille, vous deviez avoir très peur que le petit frère ne meure. »

Madame me raconte alors comment elle avait vécu la mort de son petit frère: « On a attendu une semaine dans l'autre chambre, parce que, c'était dans l'hiver. Je ne me rappelle pas exactement, mais je sais qu'il y avait beaucoup de neige et le prêtre ne voulait pas venir l'enterrer. Il était dans le cercueil. On allait tous les jours le voir. »

Elle associe sur le fait qu'elle avait alors l'âge de Patricio, sept ans.

J'apprends alors que ce bébé mort s'appelait Patricio ! Je lui demande si son fils sait qu'il porte le nom de son oncle mort.

M : « Non ! C'est nous qui savons le secret. Mais moi, je ne lui ai pas dit que j'ai deux petits frères qui sont morts. »

L : « Lui aussi a deux frères qui sont morts.»

M : « Oui, mais lui, il en parle beaucoup. Il dit : 'Maman, c'est vrai que nous, on était quatre, mais que deux sont morts ?' »

La mère raconte alors comment il compare leur famille à celle de son oncle qui a trois enfants, en remarquant que s'ils ne sont que deux, tandis que l'oncle a trois enfants, en fait ils devraient être quatre. Je souligne que son fils est très bon en mathématiques. Phrase que Patricio me dira en fin d'année, en commentant ses résultats scolaires.

Madame revient sur la mort de son petit frère : « Ils ne voulaient pas l'enterrer parce qu'il n'était pas baptisé. Ma mère pleurait beaucoup et, un soir, mon père en a eu assez. On l'a mis dans le chariot, avec deux chevaux. Nous, on est resté à côté de lui. Mon père dans la journée avait creusé le trou dans le cimetière et on l'a enterré. »

Madame ajoute que, d'emblée, dès que Joan avait commencé à pleurer, sa mère : avait dit : « Oh, Là ! Là ! Il va mourir comme mon fils ! » La grand-mère se réfère à son premier fils, mort à deux mois en hurlant de douleur.

Tandis que Patricio, quand ils étaient rentré de l'hôpital, avait rigolé en disant : « Maman, tu vois, il n'a rien ! »

L'analyse des fantasmes maternels et leurs conséquences

L'histoire de Mme R se caractérise par une série de morts tragiques de bébés ayant pris un caractère traumatique de par leur répétition. Ces morts ont en plus – ce que dit ignorer la mère - une même origine : l'absence d'acide folique dans l'alimentation des pauvres paysans de l'ère communiste en Roumanie ayant produits, sur plusieurs d'entre eux des méningocèles. Madame a d'ailleurs été traitée par acide folique lors de la grossesse Joan.

Comment cela va répercuter sur l'organisation fantasmatique de Mme et sur celle de ses enfants ?

Après en avoir déjà perdu deux, la conviction que Joan est en danger de mort ne peut pas la quitter. S'agi-t-il là d'un vécu traumatique qui ne peut s'arrêter ?

Est-ce que la dette envers sa mère n'est toujours pas payée ou bien qu'il y aurait un bénéfice inconscient à entretenir ce fantasme terrifiant ?

Nous ne pouvons pas ne pas prendre en compte la culpabilité. Madame, petite fille, a pu avoir des fantasmes mortifères concernant le bébé dans le ventre de sa mère, quand celle-ci était en ceinte de son frère cadet. Ceci est de la clinique courante, d'autant plus que sa mère n'était absolument pas attentive à cette petite fille. Mme décrit sa mère comme ne s'intéressant qu'aux garçons.

Il est vraisemblable aussi que le premier fils, celui qui est mort, hurlant de douleur dans les bras de sa mère impuissante, ait laissé à jamais un souvenir indélébile, fantasme qui hante jusqu'à présent cette grand-mère. A partir de là, dans cette famille, aucun enfant ne pouvait pleurer, sans que la grand-mère soit convaincue qu'il est en train de mourir.

Ce premier bébé mort a pu avoir eu une compression intracrânienne due à un méningocèle, ce qui peut être épouvantablement douloureux. La panique face aux pleurs d'un enfant s'est transmise à sa fille. Nous pouvons parler assurément de transmission fantasmatique et les neuroscientifiques savent expliquer dans leur langage comment ce type de transmission a lieu.

Mais revenons à la question de la culpabilité. Supposons que madame, petite fille, ait eu des fantasmes mortifères pour le bébé dans le ventre de sa mère. Le bébé, prénommé Nicolas, meurt peu de temps après sa naissance.

Il est connu que la mort réelle d'un bébé pour lequel on a eu des fantasmes mortifères entraîne de la culpabilité, même si elle est inconsciente. Comment cela a pu se réécrire lors des deux morts d'enfants qu'a connues Madame ?

Ce que nous savons, c'est qu'elle peut (re)trouver sa mère à partir de la mort de son premier fils, peut-être même pendant son existence de 10 mois marquée par de multiples hospitalisations. Elle se vante d'être devenue la confidente de la mère.

Non seulement elle lui donnera un petit fils Nicolas, un Nicolas pour un autre - qui d'ailleurs s'entend très bien avec sa grand-mère - mais elle aura encore une tragédie à lui offrir. Il semble que l'économie de ce lien repose en grande partie sur un plus de jouir que la fille doit offrir à sa mère compatissante.

Quand nous revoyons Patricio, le Dr Brengard lui parle de cette répétition des prénoms et des frères morts de la mère. Il ne semble pas si surpris, comme s'il en savait quelque chose. Il met alors cinq personnages allongés au ré de chaussée de la maison avec laquelle il joue. A l'étage du dessus les personnages sont bien vivants et il les fait jouer. Ces personnages allongés représenteraient-ils les morts de la famille ? Demande une de mes stagiaires avec qui je visionne le film. J'avoue ne pas y avoir pensé. Cela me semblant trop lourd à porter pour le monde fantasmagorique d'un petit garçon de sept ans. Mais la suite indique qu'elle avait raison.

Les fantasmes de Patricio

La semaine suivante, Patricio installe un jeu avec les personnages dans la maison. Puis, Il fait tomber du premier étage le personnage mère et un personnage bébé. Le jeu devient soudain répétitif, comme un cauchemar.

Au bout d'un certain nombre des fois, je décide de jouer de façon psychodramatique avec lui. Je prends le garçon du jeu dans la main et je parle à sa place: « Oh ! Là !, Là ! J'ai rêvé que ma maman et mon petit frère tombaient dans un trou ! Quel cauchemar ! Maman ! Où es tu ? J'ai rêvé qu'il t'arrivait un accident. » Patricio, prend le personnage 'garçon' et le fait parler: « Tiens maman, te voilà ! Mais, arrête de sauter de là haut hein ? Parce que tu peux te casser la figure ! »

Quelques instants plus tard, Patricio fait à nouveau parler le garçon: « Oh, je suis sorti ! La maison est fermée ! » Le garçon du jeu essaye d'ouvrir la porte de l'étage du bas, en vain.

Patricio continue à le faire parler : « Op ! Non ! Ma maison ! Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! Ouvrez ! Ouvrez ! »

LAZNIK : « On ne voulait plus qu'il revienne dans sa maison ? »

Patricio : « Bah oui ! »

A cette séance le père est là. Tandis que nous jouons, il se plaint au Dr Brengard du comportement de Patricio à l'école. La maitresse a dit qu'il était très agité. Le père est en colère. Je demande alors à Patricio si le garçon a été mis dehors de la maison à cause des bêtises qu'il aurait pu faire à l'école ?

Patricio : « Non, c'est parce qu'il avait fait une bêtise. Et alors, sa mère avait fermé la porte ».

Laznik : « Alors, dès qu'on fait une bêtise notre maman ne veut plus de nous ? »

Patricio : « Bah oui ! Mais, c'est un jeu ! »

Patricio raconte alors ce que le garçon avait fait : « Il avait pris un produit de rat et quand ils sont sortis, il l'a lancé. » Patricio montre un trou dans le haut de la porte qui donne sur le rez-de-chaussée, où se trouvent, comme à la dernière séance, cinq personnages allongés, comme des gisants.

L : « Il les a empoisonnés? »

Patricio, dans un filet de voix : « Il les a empoisonnés tous : celui-là, celui-là, l'autre là... »

Comme je l'interroge, il m'explique que c'est une autre famille et qu'ils ont tous été à l'hôpital.

L : Patricio, il faut quand même que je te dise... Ce n'est pas toi qui a empoisonné les bébés de maman, ce n'est pas de ta faute. »

Patricio : « Oui, je sais. Parce qu'en fait, moi, je n'étais pas né ! »

Madame, qui écoutait ce que nous disions, intervient alors pour préciser le moment de la mort des deux bébés. Même si l'un des deux est mort après la naissance de Patricio, nous lui précisons qu'il n'est pas le responsable.

Le fait est qu'après cette séance, le comportement d'hyperactivité de Patricio à l'école s'est estompé. Les parents n'ont plus eu de remarques de l'école. Peut-on

penser que cette hyperactivité était une réponse à l'angoisse de mort, très prégnante dans cette famille ? Et son corolaire, le fantasme inconscient de culpabilité de Patricio ? Sa culpabilité trouvait peut-être un exutoire dans les innombrables admonestations qu'il recevait. Nous voyons qu'il est possible de faire l'économie de la ritaline quand on écoute un enfant et son histoire familiale.

Si nous avons travaillé sur la culpabilité fantasmatique de Patricio en lui disant qu'il n'avait pas tué ses frères, nous n'avons néanmoins pas touché au désir de tuer ses frère pour récupérer l'attention de sa mère

Première énonciation du fantasme : Il suffit de passer le rhume à mon petit frère et il sera mort. Défense : ce n'est pas vrai que c'est moi qui ai tué mes frères, ils sont morts avant ma naissance.

Deuxième énonciation du fantasme: le petit garçon perd sa place dans la famille parce qu'il a empoisonné tout le monde avec de la mort au rat. C'est la mère qui le met dehors. En étant le meurtrier des frères il ne fait qu'indiquer que la place de la jalousie, donc du sujet du désir, lui est si pénible que cela tourne à l'affrontement [m versus i(a)] ou lui ou moi doit périr. En étant l'assassin, il échappe à la place du mort, place assigné par le signifiant Nicolas. Mais il va plus loin : il prend aussi la faute de la mère : il les a tué tous, sur les deux générations.

Si ce travail semblait libérer Patricio d'un poids qu'il n'avait pas à porter, la mère continuait assaillie par ses fantasmes de mort d'enfant se reportant dans l'actualité sur Joan.

Quinze jours plus tard, madame nous fait, encore une fois, part de ses angoisses de mort autour de son bébé, qui a maintenant six mois. Elle a l'air très fatiguée et amaigrie.

MERE : « J'ai peur, parce que la nuit il se tourne sur le ventre. (...) Mon mari m'a dit : 'Ecoute, comme il se tourne sur le ventre, il peut soulever la tête aussi !' Qu'est qui lui donne cette idée de se tourner sur le ventre ? »

LAZNIK : « Vous avez encore peur qu'il ne meure ? ».

MERE : « Oui, même mon mari m'a dit que ce n'est vraiment pas malin. Cette nuit je me suis réveillée au moins six fois pour le retourner. Je le tourne parce que j'ai peur. Mon mari m'a dit : 'C'est normal que tu sois fatiguée, parce que tu n'arrêtes pas de courir.' Quand je lui dis que j'ai peur, il répond qu'il ne risque rien, puisque je lui ai enlevé la couverture. »

A cette séance, madame raconte en détail l'accident qui a provoqué la mort de son père.

Les vacances d'été se passent très bien. Madame est enchantée car son mari ne l'a pas emmenée exclusivement au village familial, voire la grand-mère mais aussi au bord de la mer. Elle nous en montre les photos avec bonheur. Les deux enfants se développent très bien, ce que les parents soulignent. Même si madame nous inquiète toujours par sa fatigue, nous espaçons les rendez-vous tous les quinze jours. Mais, après les vacances de fin d'année, un nouveau coup de théâtre a lieu. Cette fois-ci, Joan qui a déjà quatorze mois, en est le protagoniste principal.

La vie fantasmatique de Joan

Joan montre combien il est jaloux de l'attention que le Dr Brengard accorde à son frère en essayant de s'approprier de la maison de poupée avec laquelle son frère joue d'habitude. Sa mère le descend de la chaise. Il y revient inlassablement dédaignant les jouets de son âge qui lui sont proposés. Il finit par essayer de rentrer avec son corps dans la maison de poupée au risque de la casser. Comme sa mère intervient, il se met en colère : se jette par terre et tape des pieds.

La mère raconte alors ce qui s'est passé pendant les vacances de fin d'année qui viennent de s'écouler. Mère : « Pendant les fêtes, il m'a fait un petit peu peur, parce qu'il a eu la gastro, la diarrhée, il vomissait. Jeudi, on a vu le pédiatre. Vendredi soir, on est allé à l'hôpital parce qu'il n'arrêtait pas de vomir, il a eu la diarrhée, il a perdu un kilo. Mais je pense qu'il a bien récupéré parce qu'on ne voit rien ».

Elle raconte ce qui s'est passé le premier jour où elle la remis à la crèche : « J'ai travaillé un petit peu, vers quatre heures je suis allée le chercher. J'ai vu qu'il était tout transpiré. On a pris le bus. Et là, je croyais qu'il allait mourir. Il a pleuré ! Il a pleuré ! Dans le bus il a changé de couleur, il était tout noir. J'ai demandé à une dame si elle pouvait appeler les pompiers, parce que moi, je croyais qu'il allait mourir .Oh ! Là ! Là! J'ai eu peur. Les pompiers sont arrivés, ils nous ont amenés à l'hôpital. On y est resté jusqu'à onze heures du soir (...) On a fait une échographie, une radio et les médecins ont dit qu'il y avait peut-être un petit intestin qui était coincé. Parce que comme il a eu la diarrhée ;et puis on est rentré. A l'hôpital, ils ne lui ont rien prescrit, en disant que ça passerait tout seul. »

Pendant ce temps, Joan a encore grimpé sur la chaise et s'enfile dans la maison qui est trop fragile pour son poids. La mère l'en sort. Joan se jette en arrière, par terre. Il se met alors à hurler avec une telle violence que j'en viens moi-même à penser à une douleur abdominale.

Madame: « Ça hurle ! ça hurle ! ça hurle ! Depuis jeudi. La nuit, des fois, il se réveille comme ça, en hurlant. Il réveille tout le monde. »

Joan ne veut plus qu'elle lui donne à manger, c'est lui tout seul qui mange.

La mère : « Une catastrophe, ça change tout !: Il en met partout ... il veut se débrouiller tout seul. »

Dr B: « Eh oui ! Il grandit. »

Avec un poupon, Laznik joue un bébé que l'on veut nourrir et qui proteste: « C'est moi ! Je veux manger tout seul. » Joan s'est calmé et monte sur le bureau où dessine son frère qui essaye de l'en empêcher.

Je lui propose de crayons pour petits, de l'autre côté du bureau. » Face à ces crayons pour bébé, Joan se remet en colère, se jette en arrière et sa tête heurte le sol.

Aucune parole de réconfort ni même les câlins de sa mère n'y peuvent rien.

La mère le met alors au sein, sa façon de régler les problèmes. Il y a déjà un certain temps que le père lui demande d'arrêter l'allaitement. Mais madame n'obtempère pas. Mais bientôt, comme la mère n'a pratiquement plus de lait dans ses seins, Joan redouble ses cris de rage, en se jetant encore par terre.

M : « Ça me fait peur, ces pleurs là ! »

Comme Joan ne se calme pas, la mère le remet au sein.

M : « Ça ne coule pas quand il veut, alors qu'est-ce que je peux faire ? Là, il s'énerve parce que ça ne coule pas. Il me fatigue. Le fait de le voir pleurer, ça m'angoisse. C'est juste depuis jeudi. »

L : « Il n'a pas mal. Ça, ce n'est que de la colère parce que maman n'a pas de lait. »

J'essaye de m'adresser à lui, mais il n'est pas disponible. Les scènes d'hurllements dureront bien dix minutes. Il n'avait jamais hurlé auparavant en séance.

M : « si on ne donne pas quelque chose, il se jette, il se fait mal et après, c'est comme ça. C'est juste depuis qu'on est allés à l'hôpital que ces pleurs-là ont commencé. »

Comme je l'interroge, la mère me précise

Dr B : « Et papa, qu'est-ce qu'il dit de tout ça ? »

M : « Papa, il le prend, il le met dans son lit. Il dit : 'tu as le droit de pleurer'. Moi, ça me fais très mal. À la crèche, hier, c'est mon mari qui est allé le chercher. Quand il a vu mon mari il s'est allongé par terre et il a hurlé. »

La mère essaye encore une fois de lui donner le sein, il n'y a toujours pas de lait et Joan redouble ses pleurs. Je vais alors chercher du jus d'orange et un verre, en lui disant qu'il peut boire comme un grand. Mais Joan continue à hurler, face à une mère chaque fois plus pâle.

Je dis à la mère: « Il n'y a pas besoin d'avoir peur, c'est une crise de colère. C'est depuis les pompiers. Maman a été dans un état de panique terrible et, depuis, Joan se met dans une colère panique de laquelle il ne sait plus sortir. »

Cette explication calme enfin Joan qui commence à m'écouter.

Je continue pour Joan: « Tout le monde a été pris d'une panique épouvantable. On a appelé les pompiers, maman a imaginé que son fils était en train de mourir. »

M : « Parce qu'il n'a jamais pleuré comme ça ! »

La mère reconnaît que les pleurs qui avaient fait venir les pompiers étaient ceux-là même que Joan venait de nous donner à vivre. Il n'est pas facile pour madame de se rendre à l'évidence que, ce jour là aussi, il s'agissait d'une crise de rage.

Nous pouvons nous interroger sur la place que vient prendre dans cette colère la panique que sa mère lui communique.

L : « On va expliquer à Joan ce qui s'est passé l'autre jour, vous me permettez ? »

Laznik à Joan qui la regarde attentivement: « Alors, l'autre jour, maman a eu peur et on a appelé les pompiers. Ils faisaient 'pam-pom', 'pam-pom'. Il y avait une grosse voiture rouge et tout le monde avait très peur, mais tu n'allais pas mourir ! Non ! Non! Non ! Ce n'était pas grave du tout, c'est seulement maman qui a eu peur, tu sais ?

Joan reprend mes gestes et mes mimiques en miroir, comme pour raconter, lui aussi l'histoire. Il est très détendu et veut descendre des bras de sa mère et boire seul son jus d'orange dans le verre.

Laznik : « Bravo, Joan qui boit tout seul ! Pour un an il est très autonome. Tu sais, tu n'es plus le bébé de maman, tu es un grand garçon. » Joan tape des mains pour se féliciter lui aussi.

Si un travail semble possible auprès de Joan, il est bien plus difficile de distraire madame de ses fantasmes de mort d'enfant qui envahissent tout. Comme si le

traumatisme de toutes ses morts réelles avait été muté dans une forme de jouissance mortifère difficile à mobiliser.

Quel est le statu de cette scène fantasmatique ? Pure trauma, elle tombe sur la mère avec la même violence que celle que la sienne a subie au moment où son fils mourrait dans ses bras, hurlant à cause de la compression intracrânienne. En plus, pour cette femme, la mort d'un bébé n'est pas qu'une réminiscence héritée de son enfance, elle-même l'a vécu par deux fois.

En tout cas, il est urgent que Joan sorte de l'orbite exclusive de ce fantasme mortifère maternel. Pour l'en dégager, l'intervention du père nous semble essentielle, ce que nous disons à la mère.

Je revois le père un mois plus tard. Monsieur raconte que quand Joan commence à se mettre en colère, il le met dans son petit lit, et lui explique qu'il va y rester jusqu'à se calmer. Souvent, il suffit d'évoquer le lit pour que la colère retombe. La mère ajoute qu'il ne fait absolument plus de colères comme celle que nous avons vue. Le père traversait alors une période de chômage, qui a d'ailleurs très peu duré. Il est beaucoup à la maison et s'occupe des enfants. La mère raconte, admirative, comment, dès que Joan commence une crise, son père le prend, le met dans son lit, et il s'arrête. Mais, parfois, elle ne supporte pas les interventions du père.

La soumission ou non à la loi du père sera reprise par Joan juste avant son départ pour les vacances d'été. Il a alors 16 mois. D'emblée, il s'installe à la petite table et veut jouer avec moi. Nous prenons des personnages qui représentent la famille.

Joan pousse le personnage père avec la main.

Laznik : « Bah ! On ne va pas pousser le papa comme ça ! Où ça s'est déjà vu de pousser un papa comme ça ? Bah Bah ! Bah ! Bah ! »

Joan rit tout en donnant un coup dans le papa avec le personnage fils.

Joan prend le personnage bébé et pousse encore le personnage père qui tombe.

Laznik : « Non ! Non ! Non ! Non ! Les bébés ne tapent pas les papas ! » Joan est enchanté. La mère insiste sur le fait qu'il s'agit du jeu de « Tchintche » pratiqué entre le père et le fils. Elle semble fière de son fils.

Joan tape encore le personnage père, qui tombe.

La séquence est reprise à plusieurs fois par Joan toujours avec le même plaisir.

Je finis par me lasser de jouer toujours cette même scène répétitive.

Joan joue alors tout seul avec les personnages papa et bébé. Il mime la scène antérieure en jouant, tour à tour, le bébé qui tape et le papa qui gronde. Il a un plaisir évident à faire le papa en colère et reprends mes « Bah !Bah ! Bah ! » sur le même ton. Il rajoute une fessée que le père fait au fils en disant : « Ban ! »

Joan reprend toute la séquence en montrant bien que le garçon fait tomber le papa. Mais il adore montrer le père qui se met en colère avec le fils.

Ce n'est que l'avenir qui nous permettra de savoir si cette scène, jouée dans la bonne humeur, permettra à madame de changer son point de vue et laisser une place moins ambivalente au père qui, lui, tient tout à fait sa place face à son petit garçon, bien décidé à interroger les failles possibles entre ses deux parents.

En tout cas, après cette séance, à la demande du père, la mère a laissé partir son fils aîné dans leur pays d'origine un mois avant leur propre départ. Même s'il s'agissait de l'envoyer chez sa propre mère, le fait d'accepter de s'en séparer constituait pour elle une douleur qu'elle n'avait jamais pu supporter auparavant. Elle a pu aussi acheter des poules et un cochon à sa mère qui en a été ravie. Madame dit qu'elle ne lui parle plus uniquement de tragédies. Y aurait-il une possibilité pour madame de nourrir sa mère avec autre chose que du plus de jouir, pris sur le tragédies à répétitions ?